

magazine

Le Verbe

LA TÊTE DANS LES NUAGES
ÉCOLOGIE ET SPIRITUALITÉ



HÉBERGEMENT ALTERNATIF DANS CHARLEVOIX

Qui ne connaît pas la splendide région – cartepostalesque et instagrammable – de Charlevoix? Et qui, ayant mis les pieds dans ce fabuleux coin de pays, n’a jamais entendu parler des moines qui vivent dans le rang Sainte-Philomène, à La Malbaie?

Ce qui est moins connu, toutefois, c’est que les Petits frères de la Croix, inspirés de la spiritualité du bienheureux Charles de Foucauld, accueillent de manière inconditionnelle des centaines de personnes chaque année.

Pour mieux allier ce charisme d’accueil avec les exigences d’une vie monastique consacrée à l’adoration, la communauté s’est lancée dernièrement dans un important projet d’hôtellerie alternative.

Pour le père Gilles Laberge, prêtre de la communauté, il est essentiel de maintenir « le souhait [du] père fondateur que l’argent ne soit pas un enjeu pour nos hôtes ». Il poursuit: « Depuis l’ouverture de notre monastère en 1991, des milliers de personnes ont pu bénéficier de cet espace de paix et, s’ils le souhaitaient, d’un suivi spirituel chrétien. » **(A. M.)**

Pour visiter le monastère, pour une retraite spirituelle ou pour soutenir leur œuvre: petitsfreresdelacroix.ca.



UN BATEAU-HÔPITAL POUR L’AMAZONIE

Comment assurer des soins de santé aux populations les plus reculées du bassin amazonien? C’est pour répondre à ce besoin criant que la Fraternité de saint François d’Assise de la Providence de Dieu et l’association de laïcs qui l’accompagne ont mis sur pied un véritable bateau-hôpital.

L’idée géniale a surgi lorsque le pape François était de passage à Rio de Janeiro (Brésil) en 2013. Lors d’une rencontre avec les responsables de la Fraternité, l’évêque de Rome leur a demandé s’ils étaient présents en Amazonie. À leur réponse négative, le pape a rétorqué: « Alors, vous devez y aller! »

Les frères ont d’abord pris en charge deux hôpitaux abandonnés. « [Puis] nous nous sommes aperçus que la population qui vit sur les rives du fleuve avait de grandes difficultés à atteindre les hôpitaux, et nous avons compris que la seule manière de faire était que l’hôpital aille vers eux. »

La mise à l’eau de ce vaisseau particulier est prévue pour juillet 2019. **(A. M.)**

Pour aller plus loin:

« Défis écologiques et ecclésiaux au cœur de la jungle: un synode inédit pour une écologie intégrale en Amazonie », de Jason Noble, dans la revue *Le Verbe* été 2019, aussi disponible en ligne au www.le-verbe.com.

Source: zenit.org.



LES BRAS OUVERTS DU CENTRE AGAPÊ

Depuis maintenant trente ans, le Centre Agapê se consacre à la formation chrétienne des jeunes de 18 à 35 ans. Des dizaines de leaders d’aujourd’hui sont passés par l’ancien presbytère de Limoilou – et ce, bien avant que Limoilou devienne le quartier le plus *cool* de la Vieille capitale!

Si, à l’origine, ce centre de formation a été pensé par et pour les étudiants en théologie, la mission s’est dernièrement élargie à l’accueil des jeunes travailleurs et des autres étudiants au sein de ce milieu de vie fraternel.

Pour Marie-Claude Faucher, responsable des communications du Centre, ces nouveautés sont « inspirées par les conclusions du synode sur les jeunes tenu cet hiver à Rome ».

Malgré ce changement, l’objectif demeure le même: découvrir, approfondir et intégrer la foi dans toutes les dimensions de la vie.

Pour tous ceux et celles qui désirent concilier leur vie spirituelle avec leurs études ou leur travail, l’aventure commence à la fin d’aout. Il est aussi possible de se joindre au groupe en cours d’année. **(A. M.)**

Pour vous inscrire ou pour plus d’infos: centreagape.org.

UNE BOMBE POUR LA PLANÈTE

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Fête de Pentecôte 2015. Avec une précision de chirurgien, une bombe est larguée sur Rome par un vieil Argentin boiteux. Quatre ans plus tard, des secousses sismiques se font encore sentir dans le monde entier.

Depuis *Humanae vitae* en 1968 – qui faisait la promotion d’un amour conjugal si *naturel* qu’il ferait rougir de honte les plus hippies de notre siècle –, aucun texte papal n’avait suscité autant de réactions (en dehors des sacristies, on s’entend) que l’encyclique *Laudato si’* de François.

TOUT EST LIÉ

La thèse du souverain pontife est d’une simplicité désarmante : plus de ciel pour sauvegarder la terre.

Entre les délires d’une écologie intégriste d’une part et la vénération du dogme de la croissance sans limites d’autre part, l’idée d’une écologie intégrale se fraye un chemin dans les esprits.

Pour le pape, l’écologie intégrale, c’est la conscience profonde que la plus grande des catastrophes est la destruction de notre habitat intérieur, la colonisation de nos esprits et de nos corps par le raz-demarée utilitariste. Ce désastre de notre écosystème spirituel engendre alors,

entre autres conséquences, un rapport complètement perverti aux choses matérielles.

Ainsi, même s’il est louable et légitime de s’attaquer à notre consommation, il n’y a rien de plus efficace, de plus *durable* que de découvrir la source du malaise spirituel qui nous fait embrasser ce que François appelle la « culture du déchet ».

UNE VIE PLUS SIMPLE

Manger du ciel. Voilà la proposition de ce numéro estival, calquée sur l’idéal monastique d’une vie contemplative, intimement liée à la création et surtout au Créateur.

La conversion spirituelle transforme le cœur – donc toute la personne – et le modèle aux formes de l’Évangile du Christ : une vie plus simple, plus humble et plus joyeuse. *Naturellement*, d’un tel mode d’existence découle une vie en plus grande harmonie avec l’ensemble de la création.



Antoine Malenfant est rédacteur en chef de la revue et du magazine *Le Verbe*. Marié et père de famille, il est diplômé en études internationales, en langues et en sociologie et anime, chaque semaine, l’émission radiophonique *On n’est pas du monde*.



PORTRAIT

Texte et photos: James Langlois
james.langlois@le-verbe.com

L'HABITAT FAIT LE MOINE

Les cisterciens, la nature
et la contemplation

Il y a dix ans cette année, les moines cisterciens d'Oka ont quitté leur terre plus que centenaire pour aller s'établir dans la forêt lanadoise. L'abbaye Val Notre-Dame, plus adaptée à la taille de la communauté et offrant un cadre plus silencieux, fait partie des bâtiments les plus écologiques au Québec. Au-delà des aspects avant-gardistes de l'œuvre de l'architecte Pierre Thibault, quelle place la nature occupe-t-elle dans la vie spirituelle de ces moines? Rencontre avec trois d'entre eux.

Non loin du village de Saint-Jean-de-Matha, le chemin de la Montagne-Coupée nous conduit au beau milieu d'un petit val, comme son nom l'indique, où se situe le monastère.

Tout au début du chemin se trouve le magasin des moines, volontairement éloigné de l'abbaye pour distinguer les intérêts : « Quand ils descendent jusqu'ici, c'est pour faire une autre démarche », m'explique le père abbé de la communauté. En effet, les lieux entourant le monastère sont particulièrement silencieux. Même le stationnement des visiteurs est un peu en retrait. À midi, le chant des grenouilles retentit comme en pleine nuit.

Les repas végétariens, la culture de plantes médicinales, la cueillette des produits forestiers comestibles, sans parler des exploits écologiques de leur monastère : les moines semblent vivre ici en étroite relation avec leur environnement naturel, avec leurs frères... et avec Dieu.

L'AVENTURIER

Sylvain Mailhot a passé plusieurs étés de son enfance dans Lanaudière, pas très loin du monastère, notamment sur la terre familiale de ses grands-parents. Pour lui, ce n'est pas un hasard si Celui à qui il a donné sa vie le ramène ici. Ce natif de Montréal a toujours été attiré par la simplicité de la campagne.

« On passait nos journées à cueillir des fraises, des framboises. On avait un poêle à bois, une pompe pour puiser l'eau et un jardin. On mangeait des choses fraîches tous les jours. J'étais heureux là-dedans. »

Féru d'aventure, le frère Sylvain aurait peut-être passé sa vie en canoë-camping s'il n'était pas devenu moine. Il vit aujourd'hui cette intensité dans le cadre de sa vie monastique, sauf quand le responsable de la communauté l'autorise à dévaler les rivières en kayak avec ses plus jeunes frères.

Son gout pour l'absolu s'est manifesté très tôt. À 11 ans, un soir, il dit à Dieu : « Je ne peux plus croire que tu existes. » Sa prière a pris fin ainsi, du moins pour un temps. Tombant désormais dans un vide spirituel, il cherche des réponses ailleurs que dans la foi reçue de sa famille.

À 16 ans, il se retrouve malgré lui dans un café chrétien pour faire plaisir à sa copine. Face à face avec une grande affiche de Jésus, il reprend la discussion là où il l'avait laissée cinq ans plus tôt : « Je ne sais pas si tu existes, mais je veux croire. » À ce café, il vit avec d'autres jeunes chrétiens une expérience de fraternité qui lui donne l'impulsion de se remettre à la suite du Christ.

Son chemin le conduira à l'abbaye d'Oka, où il devait passer un mois avant d'entrer au séminaire. Après trois jours à vivre avec les moines, la simplicité des relations qu'il expérimente le touche au point de vouloir y rester toute sa vie. Il prendra l'habit un an plus tard.



Là-bas, il retrouvera le jardinage et la cueillette des fruits. Mais le travail de la terre, raconte-t-il, ce n'est pas seulement de la contemplation, « C'est dur. Un travail, c'est laborieux, c'est un labeur. C'est participer à la transformation de la création. »

Frère Sylvain sort marcher tous les matins après l'office pour continuer sa prière silencieuse : « Avec l'ouverture que nous avons sur la beauté, je suis dans la reconnaissance. Il n'y a pas une journée où je ne me réjouis pas d'être dans le lieu où nous habitons. »

L'INTELLECTUEL

Chaque communauté doit avoir un responsable, un chef. Dans la tradition monastique, chaque abbaye a son père abbé. Et chez les cisterciens de Saint-Jean-de-Matha, il s'appelle André Barbeau.

Ainé de sept enfants et, qui plus est, fils d'homme d'affaires, le père André était en quelque sorte prédestiné à

toujours eu ce moment de grâce qui dépasse ce que je peux expliquer. »

Pour compléter ce que sa formation en théologie ne lui avait pas donné, il demande aux cisterciens de Mistassini s'il est possible de faire un stage de trois mois avec eux pour apprendre à prier. Durant cette retraite, il ne lira et méditera que la prière du *Notre Père*, qui finira par lui renvoyer une question: «Toi, y crois-tu vraiment? Serais-tu capable de miser ta vie sur Lui?»

C'est le radicalisme de la vie monastique qui l'interpelle et qu'il intègre à 27 ans. Presque aussitôt entré, il a été nommé responsable des étables, ce qui a été tout un changement de rythme pour un intellectuel comme lui. Fini les cinq livres qu'il pouvait lire par semaine, de même que les grandes méditations.

Surveillant le silo à foin, il a appris à prier de manière beaucoup plus simple.

Dans les monastères, les saisons et les heures de la journée sont harmonisées avec la liturgie, la prière commune: « Les Québécois, on est contemplatifs dans notre ADN », affirme le père André. Il poursuit: « Six mois par année, l'hiver, nous sommes encabanés, ce qui veut dire entrés au-dedans de soi. »

Il semble absurde pour plusieurs que des hommes quittent tout pour passer leur vie au même endroit, avec les mêmes personnes. Mais pour le père André, le silence extérieur donné par la nature est seulement une aide pour faire l'expérience du vrai silence qui conduit à plus:

« On cherche à transmettre une expérience de la rencontre avec Dieu, que les gens découvrent que Dieu existe et que des hommes sont assez fous pour y mettre toute leur vie. »

administrer une abbaye. Mais loin de chercher le *business* du chocolat et du fromage monastique, c'est plutôt son désir de vouloir prier qui l'a conduit chez les Trappistes de Mistassini, au Lac-Saint-Jean (un monastère rejeton d'Oka).

Après une maîtrise en philosophie et un baccalauréat en théologie, il réalise qu'il ne sait pas prier. Il en avait appris beaucoup sur les fondements de la foi chrétienne, mais pas sur l'essentiel de la rencontre et de la vie avec le Christ. Ce Dieu fait homme, il y communiait tous les dimanches à la messe, depuis l'âge de 10 ans, sans le reste de sa famille: « J'étais séduit par l'eucharistie. J'y ai



LE HIPPIE

Quand on demande au frère Bruno-Marie ce qui l'a attiré chez les cisterciens, il répond d'emblée: « Des vaches. De belles grosses vaches. » Il allait reconduire un ami à Oka. Pour lui, en tant que jeune de la banlieue de Montréal, c'était un monde inconnu qui l'attirait énormément; il n'avait jamais vu une vache d'aussi près.

Ils étaient une quinzaine de jeunes hommes à s'intéresser à la vie monastique cistercienne. Les moines voyaient que chacun d'eux pouvait avoir la vocation, sauf Bruno, qu'ils trouvaient beaucoup trop exubérant. Dans les faits, il est le seul à être resté...

« Ce qui nous attire au monastère n'est pas important; ce qui l'est, c'est pour quoi tu y restes après », m'affirme-t-il.

Né dans une famille croyante, le frère Bruno-Marie met de côté sa foi vers 16 ans: « Le cours classique finissait, les *Beatles*, le *pot*, les champignons et l'acide arrivaient, moi j'aimais ça ! » Il sera d'ailleurs renvoyé du cours classique.

Il se retrouve un jour au Carnaval de Québec sous l'effet de l'acide. Un disciple de la secte Les enfants de Dieu passe par là et échappe ses tracts. Bruno se penche pour l'aider et lit: « Redeviens un enfant de Dieu. » Cette simple phrase propagée par un groupe sectaire sera pour lui une parole de Dieu qui le remettra en marche spirituellement.

« Dans ces années-là, il y avait un grand mouvement de retour à la terre. Beaucoup de communes se sont fondées dans les années soixante-dix, mais aucune n'a duré. » Les grands champs de l'abbaye d'Oka respiraient pour lui la liberté, la beauté, et perdurent pourtant depuis des siècles.

Lorsqu'il a été nommé aux étables, il a toutefois commencé à voir les vaches sous un angle moins romantique.

Il témoigne pourtant comment la réalité de la nature a su le pacifier et le conduire à Dieu. Il s'est même découvert, dans

les dernières années, une passion pour la photographie du vivant. Lui qui aimait jadis l'effet des hallucinogènes s'émerveille aujourd'hui devant les fleurs, les oiseaux et les jeux d'ombres et de lumière de ses frères qui marchent dans le cloître du monastère.



« Vivre dans la beauté, ça nous fait remercier. J'ai même hâte d'aller au ciel ! Si c'est beau comme ça sur la terre, imagine au ciel... » ■



Jeune époux et père, **James Langlois** travaille pour *Le Verbe* comme adjoint au rédacteur en chef. Il a étudié l'éducation, la philosophie et la théologie. Son cursus témoigne de ses nombreux champs d'intérêt, mais surtout de son désir de transmettre, de comprendre et d'aimer.



BOUT DE CIERGE !

Apiculture et écologie intégrale

Texte d'Yves Casgrain

yves.casgrain@le-verbe.com

Photos de Maxime Boisvert

Nous sommes lundi matin. Devant une station de métro, au milieu d'étudiants qui s'engouffrent dans leur école afin d'échapper au froid mordant de cette fin d'hiver, j'attends Maxime, mon coéquipier photographe pour ce reportage. Ensemble, nous avons rendez-vous avec Jean-Sébastien Brault, apiculteur, pour en apprendre un peu plus sur ces petits insectes rayés et sur la fabrication des chandelles en cire d'abeille.

Jean-Sébastien habite Otterburn Park, une petite municipalité située à quelques dizaines de kilomètres de Montréal. Arrivés à destination, nous sommes obnubilés par l'imposant mont Saint-Hilaire, qui domine toute la région. La propriété jouit d'une vue imprenable sur cette montagne. L'effet est spectaculaire.

Je sonne à la porte. C'est Karine, la conjointe de notre hôte, qui nous accueille dans un vestibule orné de fanions de prières tibétains. Au milieu de ce décor insolite trainent divers articles de sport, des pousses vertes non identifiées et des pots de miel. Karine nous invite à nous installer autour d'une grande table qui prend tout l'espace de la salle à manger.

Sur les murs et sur les meubles, des photos et des objets liés au bouddhisme sont mis en évidence. Surprise ! Lors de la préentrevue, réalisée quelques semaines plus tôt avec Jean-Sébastien, rien de tout cela n'a été abordé. Nous apprendrons plus tard que Karine navigue sur les flots de la recherche spirituelle tout en chérissant ses racines catholiques.

PARAFFINE CONTRE CIRE D'ABEILLE

Pour l'heure, nous attendons Jean-Sébastien. Il faut dire que nous sommes un peu en avance. Le voilà qui débarque avec un bol de pousses, les

mêmes que nous avons vues dans le vestibule. Il a l'intention de les trier durant notre entrevue ! Karine, qui connaît bien son conjoint, nous lance : « Il va arrêter très vite ! » De fait, aussitôt la première question posée, Jean-Sébastien, volubile, se consacre entièrement à l'entretien.

C'est donc devant un bol de pousses que Jean-Sébastien, 38 ans, nous raconte comment il est devenu apiculteur. « J'ai commencé par fabriquer des chandelles en cire d'abeille vers 2003-2004. Je voulais m'éclairer avec elles. » Pas question pour lui d'utiliser des chandelles de paraffine. « La paraffine, m'explique-t-il, est un dérivé pétrolier. C'est de la cochonnerie dont les raffineries se débarrassent. C'est donc un résidu du pétrole qui est transformé en chandelles. Lorsque tu utilises une chandelle fabriquée avec de la paraffine, tu fais brûler du pétrole. La flamme crée de la suie. La cire d'abeille n'en dégage pas. » En plus de ses propriétés écologiques, la chandelle en cire d'abeille, nous apprend Sébastien, « se consume entièrement lorsque la mèche est de la bonne grosseur et elle dure trois fois plus longtemps ».

Huit ans après être devenu maître chandelier (c'est comme cela que l'on nomme les artisans qui fabriquent des chandelles en cire d'abeille), Jean-Sébastien, qui est aussi compositeur-interprète, se lance dans l'apiculture. « J'ai réalisé qu'il serait plus logique de posséder mes propres ruches. J'en ai eu cinq pour commencer. Dès la première année, j'en ai ajouté cinq autres. » Aujourd'hui, Jean-Sébastien a 54 ruches. « Cela prend 100 ruches pour être considéré comme un apiculteur à temps plein », précise-t-il.

« C'est un très vieux métier, apiculteur. Ce n'est pas vraiment compliqué. Cependant, tu dois t'attendre à te faire piquer ! » Néanmoins, Jean-Sébastien a suivi une formation qui s'étalait sur trois fins de semaine. « Dès que j'ai eu mes premières ruches, j'ai appelé des apiculteurs chevronnés. Je préfère cette manière d'apprendre. J'aime bien la tradition orale. »

Être apiculteur, c'est un peu comme ramer à contrecourant du monde. « Il faut être conscient que nous vivons dans un environnement... j'allais dire anti-vie. C'est quasiment cela ! Il y a beaucoup de monocultures. Ce n'est pas propice, car les abeilles sont conçues pour polliniser tout ce qui est arbres fruitiers, plantes médicinales, etc. Tout ce qu'elles vont polliniser est bon pour nous.

Les champs de monocultures de maïs, de soya, elles ne butinent pas cela. »

Jean-Sébastien montre également du doigt l'utilisation des semences enrobées de néonicotinoïdes. Les agriculteurs utilisent ces pesticides afin de protéger leur culture contre la voracité des insectes nuisibles. L'utilisation massive de ces graines est dommageable pour les ruches, qui finissent par s'effondrer.

TRENTE CORDES À SES ARCS

Devant ce danger, Jean-Sébastien se considère comme un gardien des abeilles. « C'est certain que si, du jour au lendemain, il n'y avait plus d'apiculteurs pour s'occuper des abeilles, le rendement des arbres fruitiers et des champs de légumes serait divisé par trois. En clair, ceux-ci produiraient trois fois moins. C'est à ce point ! » Il me raconte que, dans le sud-ouest de la Chine, au Sichuan, les gens pollinisent à la main parce que les abeilles se font rares en raison de la surutilisation de pesticides.

Ces défis n'empêchent pas Jean-Sébastien de voir encore plus grand. « Mon objectif, c'est d'atteindre 100 ruches. Je souhaite devenir un apiculteur à plein temps. »

Justement, ce temps, comment est-il partagé lorsqu'on exerce ce métier ?

« Tu as plusieurs périodes de récolte durant la saison. Au début du printemps, tu prépares les ruches. Tu enlèves les abeilles mortes. Puis vient ta première récolte de cire. L'automne est la saison la plus occupée. Tu dois poursuivre l'extraction du miel et de la cire. Après, tu emballes tes ruches pour les protéger contre l'hiver. Au mois de novembre commence la saison des marchés de Noël. Tu dois préparer les cadeaux, les chandelles. En décembre, je vends ma marchandise. En janvier, février et mars, je fabrique mes ruches. Évidemment, plus tu possèdes de ruches, plus tu as de la gestion à faire. »

Durant l'hiver, Jean-Sébastien passe environ deux semaines à fabriquer ses chandelles en cire d'abeille. Le jeune maître chandelier se réfugie alors dans son atelier, et en une semaine, il peut en produire 1 000. « Je possède 30 supports sur lesquels je peux tendre 30 cordes. Une fois qu'elles sont tendues, je les trempe dans la cire







d'abeille. » À ce moment, Jean-Sébastien se lève et va chercher une partie de sa production. Il revient avec un énorme cierge et quelques chandelles. D'un bond, Maxime et moi nous nous approchons afin d'y toucher, en complète admiration devant ces œuvres.

« LE FEU, C'EST TOUTE UNE HISTOIRE »

L'artisan n'est pas très surpris par notre réaction. « Les gens viennent voir mes chandelles dans mon stand. Souvent, ils me disent qu'ils sont attirés par l'odeur particulière qu'elles dégagent. Lorsqu'il y a quelque chose d'authentique, nous le sentons.

« La lumière qu'elle produit ne ressemble en rien à celle des cierges faits à partir de paraffine. C'est impressionnant. Il y a le feu. Le feu... c'est toute une histoire, le feu. Il est ancré profondément en nous. Il produit un sentiment de sécurité. » Le maître chandelier avance que nous avons tous une raison pour allumer un cierge ou une chandelle. « Faire brûler une chandelle, c'est comme une forme de protection. Il y a comme un lien qui se crée. »

Au-delà de toutes ces considérations, pour Jean-Sébastien, il est tout à fait logique d'être attiré par les chandelles en cire d'abeille lorsqu'on est engagé dans une réflexion environnementale. « On en vient à se demander comment nos ancêtres se chauffaient l'hiver, comment ils s'éclairaient, comment ils se nourrissaient. Les chandelles en cire d'abeille viennent répondre en partie à ce questionnement. »

Cela n'est peut-être pas étranger au fait que la clientèle attirée par l'artisanat de notre maître chandelier est composée en grande partie de personnes proches de la nature. Sont-elles plus versées dans les questions spirituelles ? « Oui, cela va avec ! »

Celui qui serait prêt à répondre aux besoins des paroisses qui décideraient d'utiliser les cierges en cire d'abeille se montre très ouvert à l'appel lancé par le pape François dans son encyclique *Laudato si'*. « Que l'Église catholique parle en faveur de l'écologie, cela va de soi. Cela me fait plaisir. »

Jean-Sébastien est un apiculteur en quête de sens. « Très jeune, je me suis posé des questions.

Ma mère est morte alors que j'avais 17 ans. Personne dans ma famille ne m'avait parlé de la vie et de la mort. C'est certain que je suis devenu sensible à ces questions. Pour moi, la spiritualité doit être démythifiée », pense celui qui a lu la Bible de la première à la dernière page. « Il faut être capable d'échanger sur ces questions. Nous ne devons pas avoir peur de donner notre opinion sur la religion et la spiritualité. »

Dans sa quête, Jean-Sébastien est accompagné par sa conjointe, Karine. « La recherche spirituelle me parle beaucoup. Je viens d'une famille catholique pratiquante. Jeune, je priais Marie. Cela a toujours fait partie de ma vie. J'ai découvert le bouddhisme à l'âge de 18 ans. Malgré tout, mes racines catholiques sont là. Moi, je vis cela dans le concret, dans la prière », me confie Karine, pour qui l'apiculture, l'environnement et la prière vont ensemble.

Parents de deux enfants, nos hôtes se disent confiants devant l'avenir. « On dirait que nous sommes chanceux, bénis même », lance Karine. « Je crois que notre force réside dans notre certitude qu'il y aura toujours quelque chose de mieux pour nous. Mon père est décédé récemment. Nous nous demandons si nous pourrions garder la maison. Sans lui, nous n'aurions pas été en mesure de l'acheter. Nous allons faire confiance ! Il va arriver ce qu'il y a de mieux. »

*

Sans aucun doute, Jean-Sébastien et sa conjointe vivent dans leur quotidien les grandes lignes de *Laudato si'*. Preuve que la vision de François rejoint et éclaire – telle une infatigable bougie – celle de chercheurs de sens et de vérité qui ont décidé de protéger la « maison commune » pour le bien de l'humanité. ■

Vous en voulez plus ?

Rendez-vous sur notre site Web pour lire le reportage « Les abeilles à l'abbaye : une retraite apicolopi » : www.le-verbe.com/blogue/les-abeilles-a-labbaye-une-retraite-apicolopi.



Yves Casgrain est un missionnaire dans l'âme, spécialiste de renom des sectes et de leurs effets. Journaliste depuis plus de vingt-cinq ans, il aime entrer en dialogue avec les athées, les indifférents et ceux qui adhèrent à une foi différente de la sienne.





STYLE LIBRE

Simon Lessard
simon.lessard@le-verbe.com

MANGER

PLUS DU CIEL

Une écospiritualité monastique
pour survivre à la fin du monde

Photo : Raphaël De Champlain

Le discours apocalyptique est sur toutes les lèvres. Il serait minuit moins une pour sauver l'humanité d'un nouveau déluge. Il nous faut changer et changer vite, pour garder l'espérance du salut terrestre de l'humanité. Mais comme dans le récit de Noé, les causes profondes de la catastrophe écologique ne sont pas météorologiques, mais eschatologiques. L'humanité s'étant détachée de son Créateur, « la création a été soumise au pouvoir du néant » (Rm 8,19).

RÉFORMER L'HOMME

On prêche une révolution de système. Il faut changer notre manière de produire, de travailler, d'échanger, de consommer. Mais est-ce là vraiment la révolution dont nous avons besoin ? Les meilleures découvertes scientifiques, les meilleures structures économiques et les meilleures politiques ne changeront rien si l'homme continue à mentir, voler, abuser, surconsommer.

C'est l'échec de tous les marxismes et socialismes : ils pensaient qu'il suffit de réformer les structures pour réformer l'homme.

C'est plutôt l'inverse : il faut réformer l'homme, et alors les structures qu'il créera seront meilleures. Donnez un million de dollars à tous les individus de notre société, et parions que celle-ci sera détruite en moins d'un an. D'ailleurs, comme des riches le prouvent partout, la vertu ne s'achète pas.

Nous ne devons toutefois jamais sombrer dans un pessimisme paralysant.

« Tout n'est pas perdu, rappelle le pape François, parce que les êtres humains, capables de se dégrader à l'extrême, peuvent aussi se surmonter, opter de nouveau pour le bien et se régénérer, au-delà de tous les conditionnements mentaux et sociaux qu'on leur impose. Ils sont capables de se regarder eux-mêmes avec honnêteté, de révéler au grand jour leur propre dégoût et d'initier [sic] de nouveaux chemins vers la vraie liberté. Il n'y a pas de systèmes qui annulent complètement l'ouverture au bien, à la vérité et à la beauté, ni la capacité de réaction que Dieu continue d'encourager du plus profond des cœurs humains » (*Laudato si'*, n° 205).

RÉVOLUTION DES PENSÉES

Évidemment, si au plus profond des cœurs le plus grand bien désiré n'est que corporel, matériel, temporel, alors aussi bien user de ce corps et de cette terre avant sa destruction. Pour le crédo moderne, ce n'est pas tant la survie qui compte que l'intensité de la vie. Mieux vaut être une luciole brillante qu'une tortue éteinte et dépressive.

Mais si le plus grand bien est spirituel, alors il redevient possible d'user des biens de ce monde comme n'en usant pas, selon la formule de saint Paul. Nous devenons les abeilles de l'Univers, nous dit le poète Rilke, butinant éperdument le miel du visible pour l'accumuler dans la grande ruche d'or de l'invisible.

Car cette vie est un chemin que l'on emprunte plus en pèlerin qu'en propriétaire. Le détachement devient non seulement possible, mais essentiel pour avancer. Pour le crédo chrétien, c'est l'autre « sur-vie » qui compte, cette vie qui est au-dessus du sensible.

L'unique planche de salut de l'humanité est donc dans une révolution des pensées.

Comme le prêche Michel-Maxime Egger, un sociologue suisse de tradition orthodoxe, notre monde a besoin d'une « écospiritualité » qui met en résonance la transformation du monde et la transformation de soi. Il s'agit avant tout d'une démarche de conversion intérieure.

ÉCHEC PANTHÉISTE

Mais attention aux fausses conversions spirituelles. La tentation occidentale est d'aller du côté du panthéisme oriental : une union jusqu'à la fusion entre nous et la nature. Pourquoi cela ne marche-t-il pas exactement ?

Parce qu'il ne suffit pas de lire un livre du dalaï-lama, de boire des tisanes, de faire du yoga et d'aller marcher en forêt (même si nous prenons le temps d'embrasser les arbres) pour changer notre cœur.

Le panthéisme n'est trop souvent qu'un gnosticisme désincarné. Il arrive certes à changer notre façon de penser, mais il est impuissant à changer notre façon d'agir. Car si la distinction entre Dieu,

le monde et moi est une illusion, alors s'évanouit toute liberté. L'homme n'a ni responsabilité dans ce qui arrive à notre terre ni pouvoir réel d'intervenir. Il ne peut que consentir et non se convertir.

Et comment le panthéisme pourrait-il renverser l'existentialisme relativiste ambiant ?

Après tout, si le monde et moi faisons un, pourquoi n'aurais-je pas le droit d'en abuser et même de l'euthanasier ? C'est mon corps et je peux bien en faire ce que je veux ! Si je le veux, alors le monde aussi le veut.

MOINS EST PLUS

Où trouverons-nous alors cette écospiritualité qui est capable d'influer concrètement sur notre manière de vivre ?

Nul besoin de chercher dans les ashrams, les mosquées, les campus ou les livres de croissance personnelle. Le christianisme transmet ce trésor depuis plus de 2000 ans.

Le pape François résume ainsi cette spiritualité qui doit opérer en nous la conversion de la consommation à la contemplation :

« La spiritualité chrétienne, écrit-il, propose une autre manière de comprendre la qualité de vie, et encourage un style de vie prophétique et contemplatif, capable d'aider à apprécier profondément les choses sans être obsédé par la consommation. Il est important d'assimiler un vieil enseignement, présent dans diverses traditions religieuses, et aussi dans la Bible. Il s'agit de la conviction que "moins est plus".

« En effet, l'accumulation constante de possibilités de consommer distrait le cœur et empêche d'évaluer chaque chose et chaque moment. En revanche, le fait d'être sereinement présent à chaque réalité, aussi petite soit-elle, nous ouvre beaucoup plus de possibilités de compréhension et d'épanouissement personnel.

« La spiritualité chrétienne propose une croissance par la sobriété, et une capacité de jouir avec peu. C'est un retour à la simplicité qui nous permet de nous arrêter pour apprécier ce qui est petit, pour remercier des possibilités que la vie offre, sans nous attacher à ce que nous avons ni nous attrister de ce que nous ne possédons pas.

Cela suppose d'éviter la dynamique de la domination et de la simple accumulation de plaisirs » (*Laudato sí*, n° 222).

SOLUTION MONASTIQUE

Et si la solution miracle n'était pas technologique, mais monastique !

Dans les couvents de tous les pays, nous pouvons dénicher ce mode de vie écologique sensé et éprouvé. Nos bonnes sœurs et bons frères semblent être les seules personnes, parmi la population des pays de surabondance, capables de se priver volontairement.

Avec eux, une décroissance semble possible.

Pourquoi ? Parce que leurs privations sont orientées vers quelque chose de plus grand. Chez eux, l'ascèse est joyeuse, le don est un gain. En eux, il n'y a pas fusion avec Dieu et le monde, mais communion et relation. Ils croient au salut de l'humanité par le mystère de l'Incarnation. C'est dire que la pensée doit toujours se faire chair, que les idées s'expriment par des actes.

En s'inspirant du style du pape François, voici 10 titres de chapitres qui pourraient constituer le vadémécum de cette écospiritualité dont les monastères du monde entier sont les inspirateurs et les gardiens vivants :

1 LE SPIRITUEL est supérieur au matériel.

LA CONTEMPLATION est supérieure à l'action. **2**

3 LA STABILITÉ est supérieure à la mobilité.

LE DON est supérieur à la possession. **4**

5 LA GRATUITÉ
est supérieure à l'efficacité.

6 LA BEAUTÉ
est supérieure à l'utilité.

7 LA VIE COMMUNAUTAIRE
et supérieure à la vie solitaire.

8 L'ORAISON
est supérieure à la consommation.

9 LA TRADITION
est supérieure à l'innovation.

10 LA LITURGIE
est supérieure à la technologie.

RÉVÉLATION DIÉTÉTIQUE

Cette écospiritualité monastique est aussi celle de la Mère de Dieu. Selon des croyants du monde entier, la Vierge Marie est apparue de nombreuses fois en ce dernier siècle, comme à Lourdes, Fatima et Kibeho, pour nous livrer l'antidote à la crise écologique : ascèse et prière, jeûne et chapelet. Conversion du corps et du cœur par des moyens ridiculement simples et concrets que nul ne peut s'excuser de pratiquer tellement ils sont gratuits et faciles.

Au fond, la solution est diététique : manger moins de la terre et plus du ciel! ■



Fourmillant d'idées novatrices, **Simon Lessard** s'est joint à notre équipe de rédaction pour faire grandir *Le Verbe* en taille et en grâce. Féru de philosophie et de théologie, il aime entrer en dialogue avec tous les chercheurs de vérité.

magazine

Le Verbe

Le Magazine *Le Verbe* est financé à 100 % par les dons de lecteurs comme vous. Nous remettons des reçus de charité. Visitez le-verbe.com pour vous abonner gratuitement et recevoir en prime quatre fois par année notre revue de 84 pages.

CONSEIL DE RÉDACTION •

Ariane Beauféray, Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard, Alexandre Dutil, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Antoine Malenfant et Simon Lessard.

CONSEIL D'ADMINISTRATION •

Sophie Bouchard, Raphaël De Champlain, Alexander King, Denis Saint-Maurice - prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE • Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF • Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT • James Langlois

RESPONSABLE DES COMMUNICATIONS • Noémie Brassard

RESPONSABLE DE L'INNOVATION • Simon Lessard

ADJOINTE ADMINISTRATIVE • Libéra Houenagnon

RÉVISEUR • Robert Charbonneau

GRAPHISTE • Judith Renaud

Le Verbe est membre de L'Association des médias catholiques et œcuméniques (AMéCO).



Le Verbe est publié quatre fois par année, est imprimé chez Solisco et est distribué par à l'Affiche 2000 inc. et Diffumag.

Textes bibliques reproduits avec l'autorisation de l'AELF – aelf.org
Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada ;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)

ISSN 2371-4689 (en ligne)

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

LE VERBE

L'Informateur catholique
(enregistrement : 13687 8220 RR 0001)
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
Tél. : 418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com



COUVERTURE

Photo : Raphaël De Champlain
Mannequin : Cléo Dubé

Ce magazine utilise la nouvelle orthographe.

CHAQUE SEMAINE
À RADIO VM
ET RADIO GALILÉE



T'EN VEUX PLUS ?

le-verbe.com

POUR S'ABONNER
À LA REVUE DE 84 PAGES
ENVOYÉE PAR LA POSTE